

LORENT, MAURICE. *Le Parler populaire de la Beauce*. Édition mise à jour et enrichie. Montréal, Bibliothèque québécoise, 2021, 231 p. ISBN 978-2-89406-474-0

Gabriel Martin

Volume 20, 2022

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1093922ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1093922ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (imprimé)

1916-7350 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Martin, G. (2022). Compte rendu de [LORENT, MAURICE. *Le Parler populaire de la Beauce*. Édition mise à jour et enrichie. Montréal, Bibliothèque québécoise, 2021, 231 p. ISBN 978-2-89406-474-0]. *Rabaska*, 20, 311–315.
<https://doi.org/10.7202/1093922ar>

devenue une exposition itinérante. Elle vaudra au peintre de se mériter le Grand Prix de la culture Le Nouvelliste décerné dans le cadre des Grands Prix de la culture de Trois-Rivières 2021. Avec la modestie qui le caractérise, Marcel Dargis résume toute cette aventure par ces mots : « J’avais tellement de souvenirs heureux de mon quartier Saint-Lazare qui m’habitaient. J’avais envie de raconter ça. C’est la représentation d’une façon de vivre qu’on ne reverra plus. La peindre, c’est une façon de montrer à mes enfants une époque qu’ils ne peuvent pas connaître et au cours de laquelle j’ai été très heureux ».

RENÉ BOUCHARD

Société québécoise d’ethnologie

LORENT, MAURICE. *Le Parler populaire de la Beauce*. Édition mise à jour et enrichie. Montréal, Bibliothèque québécoise, 2021, 231 p. ISBN 978-2-89406-474-0.

Lancée en juillet 2021 au Musée Marius-Barbeau, l’édition mise à jour et enrichie du *Parler populaire de la Beauce* de Maurice Lorent est la refonte d’un recueil de régionalismes beaucerons paru pour la première fois chez Leméac en novembre 1977.

Remarquée par le commentariat, l’édition princeps de ce petit glossaire s’était prévaluée d’un accueil assez favorable de la critique littéraire et journalistique, mais avait été reçue avec un peu plus de circonspection par les linguistes (cf. *Le Guide*, 30 nov. 1977, p. 16B ; *Le Devoir*, 4 févr. 1978, p. 34 ; *Le Guide*, 22 mars ~, p. 12A ; *Relations*, mars ~, p. 92-93 ; *Nos livres*, juin ~, n° 238 ; *Recherches sociographiques*, ~, p. 293-296 ; *Livres et auteurs québécois 1977*, ~, p. 273-275).

Rappelons que l’auteur, un Français originaire de Buléon en Bretagne, s’est installé en Beauce québécoise à la fin des années 1960 pour y enseigner le français et la littérature. Prêtant bénévolement son concours aux efforts de documentation du français québécois, le jeune lettré avait entrepris une première enquête onomasiologique en 1973 auprès d’une soixantaine de Beaucerons et Beauceronnes majoritairement âgés de 50 à 80 ans. Cette collecte de données, échelonnée sur presque trois années, lui avait fourni les principaux matériaux à la première édition de son ouvrage. Pouvant être qualifié à juste titre de glossaire profane, l’ouvrage ne s’est pas moins avéré utile aux lexicographes professionnels qui ont mis à profit quelques-uns de ses relevés inédits. À titre d’exemple, le *Dictionnaire historique du français québécois* (s. v. « assiette ») cite un des relevés de Lorent dans la description

du syntagme *se casser les assiettes* et le dictionnaire *Usito* (s. v. « pépine ») fait remonter le québécoïsme familier *pépine* à 1974 sur la base d'une attestation mise au jour par l'auteur.

Comme on s'y attend, la présentation matérielle du livre a été revue en profondeur à l'occasion de sa réédition. L'ouvrage arbore maintenant la composition typographique passe-partout et dépouillée caractéristique de l'éditeur, ce qui en rafraîchit l'aspect. Par ailleurs, le volume est de conception plus robuste que l'original, dont les pages tendaient à se détacher. Cette remise à neuf dictionnaire est réussie et elle fait espérer au linguiste que la mise à jour du contenu lexicographique proprement dit a bénéficié d'un soin à l'avenant.

Le Parler populaire de la Beauce comporte trois grandes parties : (1) un lexique de particularismes, (2) un classement de ces particularismes dans des listes thématiques et (3) une série de courtes analyses de nature historique, lexicale, phonétique et grammaticale sur les parlers beaucerons. Un bref avant-propos et une introduction présentent le livre, qui est fermé par une conclusion, un épilogue littéraire et une bibliographie.

Le lexique, qui occupe la portion la plus substantielle de l'ensemble, retient particulièrement notre attention. On y décompte 1031 acceptions organisées dans 846 articles qui présentent une microstructure de base assez minimaliste. Les articles les plus simples sont constitués d'une entrée suivie d'une marque de catégorie grammaticale, d'une définition, d'un exemple, puis d'une indication de localisation ou de source. Lorsqu'un article regroupe plusieurs acceptions, celles-ci sont numérotées et, le cas échéant, elles portent leurs marques de catégories grammaticales respectives. De plus, un petit ensemble d'abréviations sont accolées aux définitions de vocables pour indiquer qu'ils figurent dans une sélection d'ouvrages de référence ou qu'ils ont été relevés dans les dialectes français. Enfin, des notes plus ou moins libres s'ajoutent parfois aux articles pour signaler des informations essentiellement liées à la synonymie, à la variation formelle et à l'étymologie.

Ni linguiste ni lexicographe de formation, Lorent dit en toute probité ne viser ni l'exhaustivité ni la rigueur des travaux universitaires spécialisés avec son glossaire (p. 13), affirmation qui tranche avec les prétentions plutôt emphatiques de la quatrième de couverture sur laquelle l'éditeur annonce un « ouvrage exhaustif ».

Lorent se fixe comme objectif principal de rendre compte des régionalismes de la Beauce, en signalant les emplois anciens comme récents « qui n'apparaissent pas dans les dictionnaires généraux de la langue française » (p. 14). Conformément à ce projet, le glossaire décrit des centaines de vocables caractéristiques des parlers beaucerons, que l'auteur est parmi les premiers à avoir relevé dans les années 1970 (p. ex. *bière* à *bibites*, *crapauter*, *décalculer*,

étrouiller et *trouée*). De même, tel qu'il a été annoncé, la nouvelle édition de l'ouvrage est enrichie de quelques vocables (p. ex. *cul noir*, *défricheteux*, *emmielleux*, *grugeux de brassières* et *mauretter*).

En revanche, contrairement à ce qu'affirme l'auteur, la nomenclature n'a pas été complètement filtrée avec les dictionnaires généraux. On y trouve ainsi des vocables repérés dans le *Petit Larousse* ou le *Petit Robert* (p. ex. *bobettes*, *brûlot*, *piton*, *siler* et *talle*). En outre, nombre d'emplois attestés sur l'ensemble du territoire québécois, qui ne caractérisent pas particulièrement les parlers beaucerons, sont consignés dans le glossaire (p. ex. *bibite*, *garnotte*, *niaiser*, *se paqueter* et *zigonnage*). Quelques-uns de ces vocables sont d'ailleurs standards et non pas populaires à proprement parler (p. ex. *abattis*, *carreauté*, *feu sauvage*, *mitaine* et *temps des sucres*). La nomenclature aurait gagné à être mieux contrôlée et, ce faisant, écrémée ou accompagnée d'un plus riche marquage topolectal.

Du reste, quelques bribes du contenu original ont été retranchées çà et là. Aucun retrait n'est particulièrement significatif, si ce n'est celui du nom composé *gosses-de-nègre* « pruneaux », un vraisemblable apax relevé à Saint-Georges dans les années 1970 qui prend aujourd'hui tous les traits d'un mot-hérisson (c.-à-d. un mot controversable dont la simple mention, y compris à des fins métalinguistiques, est susceptible d'engendrer la polémique).

Le principal intérêt de l'édition originale du *Parler populaire de la Beauce* était le caractère temporellement circonscrit de l'enquête de terrain qui lui a donné lieu. Il est raisonnable de présumer que le glossaire reflétait assez bien un certain usage beauceron encore vivant dans les années 1970, à tout le moins chez les personnes plus âgées. Cependant, on ne saurait supposer que tous les emplois attestés à l'époque ont survécu au passage du temps. En fait, il y a fort à parier que l'enquête initiale témoigne d'un état aujourd'hui révolu des parlers beaucerons, *a fortiori* quand on considère le profil sociodémographique des informateurs et informatrices. Or, la réédition du glossaire reprend les informations publiées dans l'original sans les accompagner de la moindre marque diachronique. Cette absence de remise en perspective est une lacune majeure. Elle entame grandement l'informativité du livre, qui ne permet pas de distinguer les emplois en usage dans les parlers beaucerons de ceux qui ne le sont plus. Couplé avec le fait que le lexique inclut des emplois généralisés à la grandeur du Québec, on ne sait plus exactement comment interpréter la présence de certains mots. À titre d'exemple, *sarfè* et *stouler* sont-ils encore fréquents en Beauce ? Tendent-ils plutôt à disparaître au profit de *goïnfre/gourmand* et de *snitcher/dénoncer* comme dans le reste de la province ? Sont-ils le fait de la même génération ? Le glossaire ne permet pas de le savoir.

Dans quelques articles, Lorent présente des informations de nature étymologique. Bien qu'elles ne soient étayées par aucun appareil critique, la plupart de ses hypothèses sont crédibles, notamment celles qui concernent les vocables adaptés de l'anglais (p. ex. *crobarre* < *crowbar*, *dame* < *dam*, *moffleur* < *muffler*, *note* < *nut* et *signe* < *sink*). Ces informations aident à éclairer des cas plus obscurs ; on sait donc gré à l'auteur de nous aider à faire des rapprochements qui ne sautent pas aux yeux (p. ex. *bogon* < *toboggan*, *jaspore* < *hospar* < *horse-power*, *prailler* < *to pry* et *soipatte* < *sweat pad*). Tantôt, l'auteur fait preuve de la prudence épistémique qui s'impose et signale les étymologies discutables, telles que celle d'*atoucas* qu'il présente comme « fantaisiste et populaire » et celle de *bobettes* qu'il dit d'origine « incertaine ». Tantôt, en revanche, il présente des étymologies chancelantes ou nébuleuses sans la moindre précision. Ainsi, il fait provenir *pépine* de *piping* et *pianoboue* de *boîte à piano* alors qu'il aurait plutôt convenu de les rapprocher du nom de la compagnie *Pippin (Construction)* et de l'emprunt à l'anglais *piano-box (buggy)*. Une plus grande systématisme du marquage aurait compensé ce genre d'erreurs en aidant le lectorat à séparer l'ivraie du bon grain, à différencier les suppositions des certitudes.

Par endroits, le glossaire amalgame l'homonymie et la polysémie, ce qui provoque des rapprochements indésirables, propres à semer la confusion. Il unit des mots bien distincts lorsque, par pure coïncidence, leur prononciation est la même. De ce fait, l'article *oreilles-de-Christ*, formé avec l'étymon *Christ*, contient une remarque indiquant que le *criss* est un « poignard malais ». Des regroupements abusifs portent parfois même l'auteur à attribuer la forme d'un mot à un autre. Ainsi, le nom *flo* « fléau » est présenté dans le même article que son homophone *flo(w)* « enfant », même si ces deux emplois n'entretiennent aucun lien sémantique évident et que le premier n'admet pas véritablement la graphie *flow* présentée en vedette de l'article.

D'ailleurs, on ne peut taire le dilettantisme qui a présidé au choix des graphies : en entrée de certains articles, l'orthographe usuelle côtoie indistinctement des transcriptions impressionnistes inventées par le glossariste. Dans ses choix de graphies, l'auteur ne semble guère soucieux de transcrire les formes attestées (p. ex. *ride*, qu'il transcrit *raille*), de refléter les étymons (p. ex. *candoye*, de l'anglais *cantdog*, qu'il transcrit *kandoille*), de favoriser la cohérence avec les dictionnaires existants (p. ex. le consensuel *pagote*, qu'il transcrit *pagotte*) ou encore d'harmoniser les formes analogues entre elles (p. ex. *tir de chevaux*, qu'il transcrit *tire de chevaux* sans égard à *tir à la corde*). Il en découle qu'il tend un miroir déformant à son lectorat. Pour bien refléter l'usage beauceron ou québécois, il aurait au moins fallu présenter les graphies habituelles lorsqu'elles existaient.

La réédition du *Parler populaire de la Beauce* chez Bibliothèque québécoise, près de 45 ans après sa publication initiale, pouvait laisser espérer une œuvre plus mûre, qui aurait gommé certaines faiblesses de l'original. Nous nous voyons contraint de remarquer que ce vœu n'a pas été exaucé. Sans exiger un ouvrage de calibre universitaire, nous aurions souhaité une réédition plus solide.

Les entorses aux principes censés guider l'établissement de la nomenclature, l'absence de marquage diatopique et de remise en perspectives des données vieilles, les étymologies par endroit fantaisistes, la confusion entre homonymie et polysémie, l'utilisation de graphies impressionnistes... tant d'insuffisances qui rongent malheureusement la crédibilité d'un patient travail.

Malgré nos réserves, reconnaissons tout de même à Lorent le mérite d'avoir récolté un matériel linguistique inédit. Son œuvre est imparfaite, mais elle peut s'avérer utile à quiconque en comprend bien les limites et aspérités.

Ce glossaire, disons-le sans ambages, s'apparente davantage à un cabinet de curiosités qu'à une collection méthodiquement élaguée et rationalisée. Pour cette raison, il peinera à satisfaire les lexicographes professionnels. Néanmoins, il plaira sans l'ombre d'un doute au grand public, friand de ce type d'ouvrage, de même qu'aux ethnologues et aux littéraires à la recherche d'un humble recueil d'expressions savoureuses.

GABRIEL MARTIN

Université de Sherbrooke

MAIRESSE, FRANÇOIS et FABIEN VAN GEERT. *Écrire la muséologie. Méthodes de recherche, rédaction et communication*. Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2021, 170 p. ISBN 978-2379060755.

Muséologues, enseignant tous deux à l'Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3, François Mairesse et Fabien Van Geert s'associent afin de proposer une « brève introduction à la recherche en muséologie » (p. 137). Étudiants et professionnels disposent à présent d'une synthèse méthodologique spécifique à cette dernière. L'écriture n'est pas envisagée ici seulement comme le résultat, mais aussi comme le moyen de production de la pensée. Avec clarté et concision, l'ouvrage présente le champ, les méthodes de recherche et les moyens de communication. Il démontre également les spécificités de ce domaine, construit à la fois dans le monde universitaire et professionnel. Forts de leur expertise et de leur regard international, Mairesse et Van Geert offrent donc un manuel en sept chapitres, le tout allant de la théorie à la pratique.